

## APPROCHE MARXISTE ET PRODUCTION DE CONNAISSANCES SUR L'AGRICULTURE

Par

*Nacer BOURENANE\**

La question agraire constitue probablement l'un des sujets les plus controversés chez les marxistes. Les débats ne portent pas seulement sur les écrits de MARX en la matière, ils concernent aussi ceux qui s'en réclament. Il suffirait de comparer par exemple les points de vue de L. PERCEVAL, de P. P. REY et de K. VERGOPOULOS pour ne citer que trois auteurs de la période actuelle pour mesurer la diversité des analyses.

Cette diversité n'est pas le reflet de la simple prise en compte des spécificités socio-historiques par les uns et les autres. Elle traduit pour une large part une différenciation dans la position théorique d'un problème liée au fait que la question agraire n'a pas toujours constitué un objet autonome et central de l'analyse marxiste. En effet, elle s'est le plus souvent située dans le prolongement d'une appréhension d'autres champs sociaux. Chez MARX notamment, cette question est abordée au «détour» de l'analyse de la formation et de la reproduction du mode de production capitaliste. Cela signifie qu'en tant qu'objet de connaissance, elle s'est en quelque sorte imposée à la réflexion. Le procès marxiste de production du savoir ne l'a pas initialement choisie, il a été amené à l'intégrer. Sa prise en compte par la théorie marxiste du capitalisme apparaît après coup comme inévitable et indispensable.

Ainsi, lorsque MARX aborde dans «Le Capital» la question de la transformation des structures productives agricoles, des rapports sociaux et des techniques de production, il le fait principalement dans l'optique de la reconstitution de la genèse historique du mode capitaliste de production en général et de la détermination des lois historiques de son développement. La question agraire ne constitue pas de ce fait son objet principal. En effet c'est dans la quatrième et la huitième section du livre I du «Capital» (1) que MARX aborde les effets et les processus directement liés au développement du mode de production capitaliste dans l'agriculture.

Bien qu'instructives, ces parties du Capital ne fournissent que des éléments généraux, seulement susceptibles d'éclairer les analyses portant sur la question agraire, sur les directions et orientations à suivre, ou sur les hypothèses de départ à formuler. Cela est directement lié au statut qu'occupe la question agraire dans l'analyse de MARX.

L'absence chez MARX (notamment dans Le Capital) d'une théorie particulière de la question agraire et le poids secondaire qu'il accorde à l'Agriculture dans ses analyses sont liés à l'hypothèse explicite qu'il émet dans son travail, selon laquelle il y aurait une similitude entre l'industrie et l'agriculture dans le développement du mode de production capitaliste (2). Une telle hypothèse rend secondaire dans le cadre de l'objet de MARX une analyse approfondie de la transformation des modes et structures de production préexistants au capitalisme dans l'agriculture. Pour MARX, il y a

---

\* Centre de Recherches en Economie Appliquée — C.R.E.A. — Alger.

lieu de démontrer que, d'une manière générale, dans l'agriculture comme dans l'industrie, le capitalisme se développe, qu'il est le produit d'un procès historique et qu'il obéit dans l'une comme dans l'autre aux mêmes lois historiques (entraînant dans sa mouvance un bouleversement violent de l'ensemble de la formation sociale au sein de laquelle il se développe).

De plus, ce n'est pas en tant que branche d'activité productive que l'agriculture intéresse principalement MARX, mais en tant que lieu électif pour une étude approfondie et complémentaire portant sur les formes d'appropriation sociales d'une fraction de la plus-value(3): la Rente Foncière (4). Il ne faut donc ni rechercher ni voir dans la sixième section du livre 3 du «Capital» (5) une étude générale de la propriété foncière ou une analyse exhaustive de la transformation des structures agraires liée au développement capitaliste. Dans le livre 3 on ne trouve qu'une étude – certes fondamentale pour les recherches sur la question agraire – de la forme économique de réalisation de la propriété du sol dans le mode capitaliste de production, de la rente foncière (6).

Du point de vue où nous nous plaçons, l'intérêt du «Capital» réside surtout dans le fait qu'il montre l'existence d'un ensemble de processus (qui accompagne la subordination de l'agriculture au capital) conduisant à la transformation de l'organisation sociale de la production en place dans les campagnes. Cet ensemble de processus conduit notamment :

- à la généralisation des rapports marchands
- à une séparation de l'industrie domestique de l'agriculture
- à une privatisation de la propriété du sol
- à la modification des techniques de production dans l'agriculture
- à l'apparition de la rente foncière en argent (7)
- à la disparition des «fioritures et complications politico-sociales antérieures» (8) qui accompagnent le système de la corvée et de la rente en nature
- à l'apparition de grandes exploitations capitalistes
- à l'apparition du fermage capitaliste et du métayage (9)
- à l'apparition d'une paysannerie parcellaire.

Concernant cette dernière (la paysannerie parcellaire), MARX souligne à plusieurs reprises dans ses analyses qu'elle est condamnée à disparaître. D'une part elle interdit de par sa nature, toute concentration sociale des capitaux, toute production à grande échelle, se posant ainsi comme obstacle au développement capitaliste. D'autre part, de par son mode de production, elle ne peut pas résister efficacement au bouleversement qu'engendre le développement du mode capitaliste de production dans l'ensemble de la formation sociale, «l'usure et les impôts la ruinent fatalement» (10).

MARX est amené à réviser et à infirmer en partie l'hypothèse de l'identité du développement capitaliste dans l'agriculture et l'industrie (qui sert de point de départ à l'étude de l'agriculture sous l'angle de la rente foncière). Dans la sixième section du livre 3, il montre qu'il existe dans l'agriculture un facteur stérilisant pour le capital, la rente foncière (11). Celle-ci

n'est ni plus ni moins qu'une ponction opérée sur la plus-value au détriment des entrepreneurs capitalistes. Dans la même section, celui-ci met également l'accent sur la lenteur et l'inégal développement du mode de production capitaliste dans l'agriculture (12) qui n'est pas forcément en contradiction avec les intérêts des fermiers capitalistes (13).

Ainsi par ces différents éléments, notamment par ceux découlant de la mise à l'épreuve de l'hypothèse sur l'uniformité du développement capitaliste, MARX introduit dans le cadre de sa théorie deux axes de réflexion et de recherche.

Le premier porte sur l'évolution historique des formes de propriété du sol, des formes d'exploitation du travail qui leur sont liées et des formes d'organisation sociale correspondantes (14). Le second axe porte sur les formes que prend le développement du capitalisme dans l'agriculture (fermage, metayage, propriété libre, etc...), sur les conditions de transformation ou de développement des modes de production antérieurs au mode capitaliste de production (tels que les modes féodal et parcellaire de production), sur la rapidité ou la lenteur de leur désagrégation et sur l'intérêt que porte le capital au maintien de certains modes de production tel que le mode de production parcellaire (surprofit et transfert de valeur grâce à l'existence d'une paysannerie parcellaire par exemple).

La remise en cause de l'hypothèse d'un développement capitaliste uniforme amène MARX à réviser en partie au moins son hypothèse initiale sur le déclin de la paysannerie parcellaire.

Des raisons économiques (la paysannerie parcellaire est source de surprofit pour les entrepreneurs capitalistes et source d'impôts pour l'Etat) et politiques militent en faveur de son maintien et s'opposent à sa disparition considérée pourtant comme inéluctable. L'existence de la paysannerie parcellaire sert les intérêts économiques immédiats des capitalistes qui s'approprient tout son sur-travail (15) et sert de base à une bureaucratie toute puissante et innombrable. Elle crée en outre sur toute la surface du pays l'égalité de niveau des rapports et des personnes et par conséquent la possibilité pour un pouvoir central d'exercer la même action sur tous les points de la masse ainsi formée (16).

L'analyse de la paysannerie parcellaire par MARX gagne ainsi en précision dans «Le 18 Brumaire». Il insiste dans cet écrit sur le fait que son mode de production impose aux producteurs l'isolement, qu'il n'autorise guère l'amélioration technique, ne faisant qu'accroître la pauvreté de cette classe sociale (17).

En fait MARX précise que la paysannerie parcellaire ne constitue pas une classe sociale au sens où la bourgeoisie et le prolétariat sont des classes sociales. En effet malgré le fait que les paysans parcellaires connaissent les mêmes conditions matérielles, et qu'ils ont le même genre de vie, ils n'ont entre eux qu'un lien local et sont incapables de constituer un mouvement social et politique organisé (18). C'est ce qui explique leur instabilité politique et le caractère réactionnaire de leur comportement dans certaines périodes historiques.

ENGELS apporte sur cet aspect plusieurs compléments aux travaux de MARX. Il enrichit également les travaux de celui-ci, par les définitions claires et opératoires qu'il donne des principales composantes sociales de l'agriculture.

Dans «La question paysanne en France et en Allemagne», ENGELS insiste sur la diversité de la population agricole (19) au sein de laquelle il distingue :

Les «ouvriers agricoles non possédants», les «paysans parcellaires» en majorité propriétaires de leurs terres, moins souvent fermiers, les «paysans gros et moyens» propriétaires de leurs terres qui ne peuvent se passer de travailleurs salariés, les «fermiers des grands biens», les «grands propriétaires fonciers».

ENGELS précise dans le même texte qu'il ne s'agit que des «formes les plus marquantes». Qu'il existe à côté de celles-ci «des stades intermédiaires et des populations agricoles mixtes».

S'agissant de la catégorie des paysans, la plus importante numériquement, le «petit paysan» ou paysan parcellaire, ENGELS la définit sur la base du rapport entre la taille de l'exploitation, la quantité du travail familial qu'il est possible de mobiliser et le niveau de satisfaction des besoins en nourriture de la famille (20). Il complète cette définition en y ajoutant des éléments d'ordre subjectif et d'ordre politique. «Le sentiment de la propriété qui est ancré en lui» l'empêche d'être conscient de sa future condition (21) et de ses intérêts véritables et le pousse vers des positions hostiles à tout progrès social (22).

Dans «le rôle de la violence dans l'histoire» ENGELS reprend l'analyse de façon plus systématique à propos de la société allemande au sein de laquelle il distingue du point de vue qui nous intéresse :

— «La grande propriété foncière qui est entre les mains d'un petit nombre de magnats et d'un grand nombre de propriétaires moyens (...). Ils sont eux-mêmes agriculteurs dans la mesure où ils font en majeure partie exploiter leurs biens par des régisseurs et, par ailleurs très souvent possesseurs de distilleries et de sucreries». Cette «classe» forme la «petite noblesse foncière» (23). «Le paysan» est, politiquement, un élément peu actif. S'il est lui-même propriétaire, il périclite de plus en plus, victime des conditions de production défavorables au paysan parcellaire privé de l'ancienne mark ou pâturage communal, sans lequel un élevage n'est pas possible. S'il est fermier, c'est pire encore. La petite exploitation paysanne suppose une prédominance de l'économie naturelle, elle se ruine dans l'économie monétaire». «De là : endettement croissant, expropriations massives par les créanciers, recours à l'industrie familiale, simplement pour ne pas être expulsé de son lopin de terre. Politiquement, la paysannerie est le plus souvent indifférente ou réactionnaire : ultramontaine en Rhénanie par suite d'une vieille haine de la Prusse, dans d'autres régions elle est particulariste ou protestante conservatrice. Dans cette classe, le sentiment religieux sert encore d'expression à des intérêts sociaux ou politiques» (24).

— «Les ouvriers». «Pour ce qui est des travailleurs de la campagne, ceux de l'Est tout au moins étaient encore dans un demi-servage, et n'étaient pas capables de discernement» (25).

Les compléments ainsi apportés par ENGELS éclairent mieux les analyses de MARX, notamment lorsqu'il affirme le caractère inéluctable de la faillite de la petite exploitation. Ils permettent également d'insister sur le fait que la définition ou la caractérisation des groupes sociaux chez

MARX et chez ENGELS ne sont pas opérées sur la base exclusive des déterminants économiques. C'est dans ce sens que les analyses de LENINE et dans une moindre mesure celles de KAUTSKY se situent dans le prolongement immédiat des recherches entamées (plutôt ébauchées) par MARX et ENGELS.

Ainsi, l'ensemble des éléments que nous venons de répertorier chez MARX et chez ENGELS apparaissent contradictoires car ils sont le résultat d'une analyse qui ne voit dans la question agraire qu'un obstacle à une formalisation et à une cohérence totale. D'une part, le développement capitaliste dans l'agriculture se ferait dans des «milieux historiques» et au détriment de modes de production qui assisteraient passivement à leur dissolution, sans pouvoir infléchir le cours de l'histoire ou s'y adapter. On tendrait ainsi vers une généralisation exclusive (à l'exclusion d'autres modes de production antérieurs) des rapports de production et du mode capitaliste de production. Ne resteraient dans ce monde homogène que quelques traits, quelques «survivances», témoins d'époques révolues.

Dans ce cadre la relation du mode capitaliste de production à l'agriculture apparaît comme un rapport d'extériorité. L'agriculture est opposée comme un tout au mode capitaliste de production. Celui-ci ne s'y «développe» pas comme dans l'industrie, il se la «subordonne» en créant en son sein les formes qui lui conviennent (26) (le fermage, le métayage, la grande exploitation). La petite paysannerie appelée à disparaître laisserait la place à deux classes sociales principales, le prolétariat agricole (ouvrier non possédant) et les capitalistes. La petite exploitation s'effacerait au profit de la grande. Ceci semble renvoyer à une conception mécaniste et par trop simpliste du mouvement historique.

D'autre part, le développement du capitalisme serait lent et les modes de production antérieurs persisteraient (certaines des classes sociales aussi, telle que «la petite noblesse foncière» en Allemagne).

Cela signifie que le mode capitaliste de production s'accommode dans son développement d'autres modes de production.

Ainsi, il existerait des tendances et des facteurs importants allant dans le sens du maintien de la petite paysannerie (27).

En fait le caractère apparemment contradictoire de ces éléments est la preuve d'une pensée en mouvement, d'un procès de production du savoir en cours et de l'inexistence d'un système construit de connaissances, articulées sur la question agraire.

Il est également dû au fait que ni MARX, ni ENGELS n'ont pris pour objet d'étude exclusif ou même principal le développement du capitalisme dans l'agriculture. Tous deux avaient pour préoccupation fondamentales :

- 1.) Démontrer le caractère inéluctable du développement capitaliste dans toutes les formations sociales d'Europe Occidentale et dans tous les secteurs et branches d'activité économique de celles-ci.
- 2.) Etablir la genèse et les lois générales auxquels obéit ce développement.

- 3.) Orienter l'action politique (de la social-démocratie) sur la base des connaissances ainsi produites vers l'établissement de programmes et vers une pratique dénuée de toute attitude et pratique réactionnaires ou opportunistes (28).

Ces préoccupations sont également présentes dans les principaux écrits marxistes ultérieurs sur la question agraire, elles sont notamment au fondement des recherches menées par KAUTSKY et LENINE.

«La question agraire» de KAUTSKY s'inscrit directement dans la ligne critique des thèses affirmant l'extension de la petite entreprise et l'inexistence d'un processus de concentration des capitaux dans l'agriculture comme cela est le cas dans l'industrie manufacturière, d'un processus «d'expropriation du grand nombre de capitalistes par le plus petit» (29). Les différents écrits de LENINE sur la question agraire visent également à donner la preuve que l'agriculture est soumise au même titre que l'industrie aux lois du développement capitaliste, bien que celles-ci connaissent dans chaque secteur des formes de réalisation spécifiques (30).

Du point de vue où nous nous situons, les écrits de LENINE et de KAUTSKY sur la question agraire présentent un double intérêt. Celui de nous aider à mieux comprendre et à mieux rendre compte de la complexité de nos campagnes (sur la base des développements théoriques qu'ils avancent et des exemples qu'ils fournissent), celui également de fournir les critères généraux dont l'opérationnalisation peut faciliter l'identification des formes sociales d'organisation de la production et des principales couches ou catégories sociales constitutives de la population agricole.

La similitude et la complémentarité existant entre les écrits de LENINE et de KAUTSKY sur la question agraire autorisent à traiter leurs apports respectifs comme un tout. Nous en retiendrons les points suivants :

1— Le capitalisme se développe dans l'agriculture selon des formes propres, qui ne sont pas identiques à celles que connaît l'industrie (31). La concentration des capitaux et de la production ne prend pas forcément la forme d'un accroissement des superficies exploitées. Elle peut résulter d'un investissement accru de capitaux sur une même unité de superficie, ou même sur une unité plus petite (32). C'est même cette seconde forme qui constitue la «voie fondamentale du développement de l'agriculture capitaliste» (33). De ce fait l'accroissement numérique des petites exploitations ne signifie pas forcément le recul de l'agriculture capitaliste.

Le fait que dans l'agriculture, la liaison entre l'agrandissement de l'assise foncière d'une ferme et sa productivité ne soit pas systématique signifie que la taille des superficies constitue en soi un mauvais indicateur de la nature du rapport social (et d'une façon plus générale du mode de production) caractéristique de cette ferme (34). D'autres critères doivent être pris en compte pour déterminer de façon grossière la nature capitaliste ou non de la ferme : «La valeur des instruments et des machines et le montant des dépenses pour les engrais» (35) de la ferme considérée rapportée à l'ensemble des fermes de la région ou du pays étudié, «la somme globale des dépenses en salaires» de la ferme rapportée à l'ensemble des salaires payés par les fermes étudiées, et la part relative prise par la ferme considérée dans la valeur globale des produits de l'agriculture du pays ou de la région considérée.

2 – L'introduction des machines dans l'agriculture et la généralisation de leur utilisation correspond au développement des rapports sociaux de production capitalistes dans ce secteur. «L'emploi des machines entraîne une concentration de la production et l'application de la coopération capitaliste à l'agriculture» (36). L'acquisition de ces moyens de travail nécessite des moyens financiers importants que seuls les gros exploitants possèdent. Leur amortissement implique leur emploi à grande échelle. «Avec les machines, l'élargissement de la production devient donc une nécessité» (36). Leur emploi à grande échelle nécessite également une main-d'œuvre nombreuse qui ne peut être que salariale.

La généralisation du machinisme provoque un double processus contradictoire, d'accroissement de la demande en ouvriers salariés dans les nouvelles exploitations capitalistes (celles qui résultent de la formation d'une bourgeoisie paysanne par l'abandon du système des prestations de travail par les gros propriétaires fonciers) et de baisse de l'emploi salarial dans les exploitations basées initialement sur l'utilisation des ouvriers, créant ainsi «dans l'agriculture une armée de réserve capitaliste» (37). Ce processus est transitoire à terme, la généralisation du machinisme entraînant une diminution du nombre de travailleurs salariés (37).

La généralisation du machinisme a pour effet d'élargir le marché du travail aux femmes et aux enfants (38) créant au sein des ouvriers agricoles une hiérarchie qui rappelle celle existant dans les usines (39). Elle provoque aussi un relèvement des salaires (40).

3 – La petite agriculture marchande fondée sur le travail exclusif des familiaux ne correspond pas à une agriculture capitaliste, mais à une forme apparentée. Elle fonctionne et se reproduit sur la base d'une logique et d'un rapport de production capitaliste dominants. Le produit de cette petite agriculture est porteur d'une valeur et d'un prix déterminés par le fonctionnement du mode capitaliste de production et non par son travail (du moins la relation n'est pas directe). De ce fait le petit producteur peut (par les mécanismes des prix) s'approprier (au titre de la possession de ses moyens de production) d'un profit dont la grandeur n'est pas fonction de son travail, mais du taux général du profit. Cela ne signifie pas pour autant que le profit ainsi approprié soit égal ou plus grand que le surplus résultant de son sur-travail. Souvent, «plus que l'ouvrier salarié, le paysan est enchaîné et empêtré dans les rets complexes de la sujétion capitaliste. Il lui semble qu'il est indépendant, pour subsister, il est obligé de travailler (au bénéfice du capital) plus durement que l'ouvrier salarié» (41).

4 – Dans le cadre de la production marchande, la petite production tend à être éliminée par la grande. Ce processus ne s'identifie pas à la simple expropriation immédiate du producteur, il peut être lent et correspondre à une détérioration progressive s'étalant sur plusieurs années des conditions de vie du producteur. Le maintien provisoire de la petite production ne se fait qu'au prix d'une surexploitation du travail familial; d'un accroissement excessif du temps de travail, d'une sous-alimentation des hommes et du bétail, et d'une décapitalisation foncière (épuisement progressif des sols...) (42). L'élimination de la petite production prend la forme d'une diminution de la superficie initiale de l'exploitation et de la disparition des cultures traditionnelles au profit des cultures «marchandes» (43).

5 – Le capitalisme transforme l'agriculture précapitaliste selon des modalités diverses en s'assujettissant et en détruisant de différentes manières les systèmes d'organisation qu'il rencontre dans son développement (44). Ainsi dans le Sud des Etats-Unis, il substitue au système esclavagiste des noirs un système de production fondé sur les prestations de travail et le métayage. C'est le développement de la petite agriculture marchande aux dépens des grands domaines esclavagistes en régression. Dans le Nord par contre où le système esclavagiste n'existe pas et où la production marchande est largement représentée on assiste au processus inverse (45).

La décomposition des formes de production précapitalistes agricoles est lente. Elle est retardée là où se développe de façon indépendante le capital commercial et usuraire là où se maintiennent «les survivances du régime de la corvée», c'est-à-dire les prestations en travail (46).

Le capitalisme ne suit pas dans son développement la même voie partout. Il peut par exemple résulter d'une transformation de la propriété féodale seigneuriale en propriété capitaliste avec maintien sous une forme rénovée du système de prestation de travail (ce que LENINE appelle la voie prussienne). Il peut également correspondre à un processus d'évolution de la petite exploitation laquelle «tout en restant petite par l'étendue de la terre se transforme en grande exploitation par le volume de la production...» (la voie paysanne). Cela signifie qu'il n'y a pas lieu de voir dans toutes les formes du métayage un rapport de production fonctionnant exclusivement selon une logique capitaliste ou seulement selon une logique précapitaliste. Cela signifie également qu'il ne faut pas voir derrière toute propriété foncière importante un paysan riche (47).

6 – Le maintien des petites exploitations n'est pas contradictoire avec la prédominance des grandes exploitations capitalistes. La structure du marché du travail dans l'agriculture capitaliste rend nécessaire leur conservation (48). L'existence même des petites exploitations est l'une des conditions de la progression de la grande exploitation (49).

7 – Du fait du monopole foncier, l'industrie capitaliste se développe plus vite que l'agriculture (50). Il s'ensuit la formation de surprofits que s'accaparent les propriétaires fonciers (51). Il s'ensuit également un transfert de la force de travail la plus qualifiée de l'agriculture vers l'industrie (52). Par ce biais, l'industrie a une influence positive sur l'ouvrier agricole dont elle relève le niveau de vie. Au même moment, elle produit un effet néfaste sur la petite paysannerie marchande. Ne pouvant embaucher pour des raisons de coûts des salariés en grand nombre, le paysan est obligé d'utiliser au maximum les bras de ses enfants (53).

Les théories de LENINE et de KAUTSKY dont nous avons essayé de présenter les points essentiels apparaissent ainsi comme un approfondissement des analyses de MARX et d'ENGELS sur la question agraire, et comme l'application de la méthode et de la démarche de MARX à une partie autonomisée de la réalité sociale.

Leurs écrits montrent que l'ensemble social, tout comme ses parties, subit un double processus historique, simultané et contradictoire, de destruction et de désagrégation des formes sociales d'organisation existantes et de restructuration ainsi que de consolidation des éléments produits par le premier processus.



Ainsi, le procès qui a conduit à l'abolition de l'esclavage, du servage et de la corvée a produit dans le même mouvement le métayage, les prestations de travail (54).

Leurs analyses ont montré que l'ensemble social constituait une totalité complexe dont les éléments sont interdépendants et indissociables. La complexité des relations qui s'établissent entre les deux secteurs de la production, l'agriculture et l'industrie, telle que nous avons tenté de le rappeler en fournit un exemple (55).

Le caractère complexe de la réalité autorise l'autonomisation lors de la production de connaissances, de l'une de ses parties ou de l'un de ses aspects. En même temps il rend nécessaire de considérer la connaissance produite comme provisoire et non définitive tant qu'elle ne s'articule pas de manière logique au système de connaissances déjà existant. Si l'étude de l'agriculture nécessite que l'on pose comme vraie dans un premier temps son indépendance vis-à-vis des autres branches productives, elle implique que l'on revienne dans un second moment sur cet artifice méthodologique. De même, si l'étude en soi de l'aspect technique ou économique ou politique d'une réalité sociale peut être profitable, l'avantage est bien plus grand à considérer ces différents aspects dans leurs interrelations. C'est par ce procédé que KAUTSKY et LENINE ont pu montrer l'impact du machinisme dans la transformation des structures productives, de l'organisation socio-politique et des conditions d'existence de toute une société.

Bien qu'on ait présenté les apports de KAUTSKY et de LENINE comme un tout, ces derniers divergent en fait sur un point particulièrement important qui constitue l'une des plus grandes faiblesses de l'analyse de KAUTSKY. Celle-ci réside dans sa conception mécaniste et techniciste des relations entre l'agriculture et l'industrie. Partant de l'inégal développement du capitalisme entre ces deux secteurs et de son caractère plus lent dans l'agriculture, KAUTSKY tire la conclusion d'une passivité totale de ce secteur. Celui-ci devient comme un corps presque inerte, sans mouvement propre, ses déterminants se trouvant ailleurs, dans l'industrie. Après avoir souligné l'existence au sein de l'agriculture d'un processus de différenciation sociale, d'un processus de prolétarianisation, KAUTSKY ajoute «je suis arrivé aussi à ce résultat que l'agriculture ne produit pas par elle-même les éléments dont elle a besoin pour parvenir au socialisme. Mais l'agriculture indépendante de l'industrie, qu'elle soit paysanne ou capitaliste, cesse de plus en plus de jouer un rôle dans la société. L'industrie subjugue l'agriculture de sorte que l'évolution industrielle trace de plus en plus la loi de l'évolution agricole».

Sur cette base et dans un tel cadre social général caractérisé par la domination totale qu'exerce l'industrie, les contradictions sociales et les luttes qu'engendre le développement du capitalisme dans l'agriculture apparaissent secondaires. Celles-ci sont d'autant plus marginales et de peu d'intérêts aux yeux de KAUTSKY que les exploitations agricoles connaissent une tendance contradictoire au morcellement et à la concentration (se manifestant tour à tour de manière cyclique), qu'il y a un dépeuplement des campagnes et une dispersion spatiale des ouvriers agricoles. «Pendant que le mode de production capitaliste accroît visiblement les difficultés de la formation d'une classe révolutionnaire, dans les campagnes, il le favorise

dans les villes. Il concentre en elles les masses ouvrières, crée les conditions favorables de leur organisation, de leur évolution mentale, de leur lutte de classe. Il dépeuple la campagne, disperse les ouvriers ruraux sur les vastes superficies, les isole, leur ravit tout moyen de développement mental et de résistance à l'expropriation. Il concentre dans les villes les capitaux en des mains toujours moins nombreuses, et pousse ainsi littéralement à l'expropriation des expropriateurs. Dans l'agriculture il ne conduit que partiellement à la concentration des exploitations, il conduit d'un autre côté à leur morcellement» (56).

De cela trois conclusions peuvent être tirées:

— D'une part, les contradictions nées du développement capitaliste dans l'agriculture trouvent leur résolution dans le développement capitaliste industriel. Donc «plus les formes capitalistes de propriété et d'appropriation et les intérêts capitalistes s'opposent aux besoins de l'agriculture, plus ils lui imposent des charges et l'abaissent même, plus la destruction des formes capitalistes, et l'écrasement des intérêts capitalistes deviennent de pressantes nécessités, et moins elle est en état de faire sortir de soi les germes d'organisation nécessaires, plus elle a besoin d'une impulsion donnée par les forces révolutionnaires de l'industrie» (57).

— D'autre part, la contradiction principale se déroule entre le capital industriel et le prolétariat urbain. C'est à celle-ci que se ramènent toutes les autres contradictions, lesquelles peuvent être ignorées car elles trouveront leur solution dans le triomphe du prolétariat urbain. Celui-ci n'a qu'à adopter une attitude passive vis-à-vis des processus inhérents à l'agriculture, des luttes qu'elle connaît tout comme il doit l'observer face au colonialisme (58).

— Sur cette base enfin, le prolétariat urbain n'a aucune alliance à passer ni aucun combat à mener pour «élever» la prise de conscience de la petite paysannerie de sa condition d'exploitée. Celle-ci n'a également pas à combattre. Le prolétariat urbain triomphant résoudra tous ses problèmes. «Il (le triomphe du prolétariat) ne délivrera pas seulement les esclaves salariés de l'industrie; la campagne aussi, dont les grandes beautés naturelles forment un si triste contraste avec l'imbécilité, la misère et la crasse de ses habitants, sera, grâce à lui, transformée en un jardin délicieux qu'habitera une génération libre, joyeuse et fière» (59).

Ces différents passages montrent les limites de la démarche de KAUTSKY. Malgré une analyse riche et détaillée des formes spécifiques du développement capitaliste dans l'agriculture et de ses effets sur la structure de classes dans les campagnes, elle conduit à absoudre et à évacuer les contradictions engendrées par ce développement au sein de ce secteur. Ils soulignent aussi le danger constant qu'il y a à privilégier un aspect particulier de la réalité, dans ce cas la domination de l'agriculture par l'industrie.

A la différence de KAUTSKY, les antagonismes et les luttes sociales dans les campagnes sont pour LENINE un aspect essentiel de la lutte des classes que connaît la formation sociale dans son ensemble. La mise en œuvre d'une telle conception se traduit par des analyses politiques, des recommandations, des programmes d'action qui intègrent constamment la dimension rurale des luttes de classes.

Cependant, pour ne pas nier les antagonismes sociaux, LENINE tend, nous semble-t-il, à les simplifier en mettant l'accent sur l'existence d'un processus de différenciation duale en prolétariat et en bourgeoisie dans la campagne qui amène la disparition de la petite production non capitaliste. Dans ce cadre la petite paysannerie et la paysannerie moyenne ne formeraient qu'une couche intermédiaire appelée à s'effrondrer, une minorité accédant au stade de capitaliste, la majorité se prolétarisant. Et c'est dans ce sens qu'il affirme à l'intention des populistes qu'«il ne sert à rien de se leurrer soi-même et de leurrer les autres en dissertant sur la «paysannerie». Il faut comprendre soi-même et faire comprendre aux paysans que même au sein de la paysannerie, le fossé devient chaque jour plus profond entre le prolétariat et la bourgeoisie» (60).

Il y a ainsi à l'œuvre chez LENINE les éléments d'une théorie de l'affrontement de la paysannerie et de la petite production marchande correspondante, que l'histoire des structures agraires des pays capitalistes développés ou dépendants et des pays socialistes tend à infirmer. Le maintien de la petite production marchande familiale dans des pays comme la France, la Pologne et la Roumanie, son existence dans des proportions importantes dans les pays capitalistes sous-développés en fournit la preuve (61).

Les conséquences d'une telle analyse sur le plan de la connaissance ne sont pas à négliger. Elle amène à éluder, tout en y répondant, un problème théorique qui nous semble important, celui des critères à mettre en œuvre dans la détermination des classes sociales en période de transition capitaliste (au moins).

S'agissant de la «petite» et de la paysannerie «moyenne» qui se caractérisent toutes deux par la mise en œuvre de moyens de production principalement possédés par une main-d'œuvre familiale, mais aussi par l'exploitation qu'elles subissent toutes deux, (il est vrai sous des formes différentes) plusieurs questions se posent à la lecture de LENINE :

— S'agit-il de deux classes sociales distinctes comme semblent l'indiquer certains écrits (62) ayant chacune ses propres déterminations, ses propres intérêts et peut être ses aspirations particulières ?

— Faut-il au contraire les considérer comme un ensemble, une couche sociale intermédiaire de transition aux statuts de bourgeois ou de prolétaire, dont les éléments petits et moyens appartiennent encore à un même processus de différenciation sociale et économique, y occupent la même place, y subissent les mêmes déterminations; la différence du «petit» au «moyen» étant comme le laissent supposer ces deux termes une simple différence quantitative qui n'introduit pas de discontinuité structurelle ?

Concernant la «paysannerie moyenne» à propos de laquelle on relève le plus d'ambiguïté chez LENINE (63), une autre question se pose: faut-il la considérer comme la frange inférieure de la bourgeoisie, une «petite bourgeoisie», ou faut-il y voir une autre catégorie sociale différente de la bourgeoisie ?

La réponse à ces questions, que suggère la lecture des textes de LENINE, n'est pas sans avoir d'effets sur le double plan de la connaissance et de l'action.

Au niveau de la connaissance, le problème de l'efficacité des critères, tels que recours au salariat, nature de la production (simple/élargie), finalité de la production, place et fonction dans la structure sociale, etc..., dans la définition des classes se pose.

Au niveau de l'action c'est tout le problème des alliances qui se trouve mis en exergue.

Un autre problème est contenu dans les analyses de LENINE, il est lié à sa conception de la transition qu'il définit comme étant une période de coexistence entre des «éléments» qui «relèvent de différents types économiques et sociaux» (64). En définissant ainsi la période de transition, LENINE amène à considérer les éléments qui la caractérisent, non pas tant du point de vue de la place et de la fonction qu'ils remplissent dans les conditions de la transition, que du point de vue de leur appartenance originelle. Autrement dit, il pousse à considérer les éléments relevant de types économiques et sociaux préexistants à la période de la transition comme des «survivances». Ce faisant, on aura confondu en une même et seule réalité, deux réalités bien distinctes, celle résultant de la reproduction d'un type économique et social ancien selon une forme nouvelle et celle résultant de la production d'un type économique et social nouveau selon une forme ancienne. Toutes deux seront considérées comme des «survivances», des «vestiges» alors qu'en réalité ni l'une ni l'autre ne le sont.

Il est évident que bien que la forme du nouveau et de l'ancien puissent s'identifier et même s'identifient souvent, elles n'en renvoient pas moins à deux réalités différentes dans leur état présent et dans leur devenir, à deux procès historiques disjoints.

Le résultat d'une telle démarche suivie par LENINE est la production d'une connaissance «idéalisée» de la situation au lieu d'une connaissance concrète ; idéalisée parce que, en confondant les deux réalités et les deux procès, seule la réalité et le procès dominant transparaissent ; idéalisée aussi car au lieu de produire deux catégories, chacune rendant compte d'une réalité, on en produit une seule qui désignent deux réalités formellement identiques mais fondamentalement différentes sinon contradictoires, courant le risque de simplifier du même coup la réalité, ce dont LENINE est conscient. Lorsque dans «Le développement du capitalisme en Russie» LENINE parle du «système de prestations de travail» (65), il précise qu'il est d'une part, «une survivance directe de la corvée» (66) et les «propriétaires fonciers» avaient ainsi la possibilité de continuer l'ancien système sous forme de «prestations de travail» (67), d'autre part, que «parfois le système des prestations de travail se transforme en système capitaliste et se confond avec ce dernier au point qu'il devient presque impossible de les séparer et de les distinguer l'un de l'autre» (69); et d'ajouter quelques pages plus loin : «de notre exposé il découle que les prestations existant actuellement dans les gros domaines fonciers doivent être divisées en deux groupes : d'une part les prestations qui ne peuvent être fournies que par un paysan qui possède une exploitation, des bêtes de travail et du matériel (comme par exemple la culture «cyclique» d'une déciatine, le labour, etc...) et, d'autre part, les prestations qui peuvent être fournies tout aussi bien par un prolétaire rural dépourvu de tout matériel (comme, par exemple, les

travaux de moissons, de fenaison, de battage etc...). Il est évident que pour l'exploitation du paysan comme pour celle du propriétaire foncier, les prestations ont un sens opposé selon qu'elles appartiennent au premier ou au deuxième de ces groupes ; celles du deuxième groupe constituent une transition directe vers le capitalisme avec lequel elles ont tendance à fusionner par une série de graduations tout à fait insaisissables. Ordinairement nos publications traitent des prestations en général, sans faire cette distinction. Le fait que le centre de gravité se déplace du premier au second groupe a pourtant une importance considérable dans le processus de remplacement des prestations par le capitalisme» (69).

Il ressort de ces différents passages que la notion de «système de prestations de travail» désigne deux réalités bien disjointes, l'une correspondant au procès de reproduction de l'ancien système de production fondé sur la corvée selon des formes nouvelles, l'autre correspondant au procès de production du système capitaliste selon une forme apparentée à d'autres plus anciennes. Chacun des deux «groupes» identifié par LENINE renvoie donc à une réalité différente, à une logique de production et de reproduction particulière. Le premier «groupe» vise la perpétuation d'un système de production en déclin, le second vise le remplacement du système ancien par un nouveau système de production.

Dans ce cas faut-il considérer le deuxième groupe comme élément du nouveau système précisément capitaliste, comme forme particulière de celui-ci tirant ses déterminations dans sa reproduction, ou faut-il le considérer comme simple «vestige» d'un système ancien ? Bien qu'il n'y ait pas un choix univoque et clair chez LENINE, les développements qu'il donne dans ses écrits tendent à privilégier la première réponse. C'est d'ailleurs un tel choix qui l'amène à dire qu'il y a «capitalisme et capitalisme» (70)

Soutenir cela signifie qu'il n'y a pas à proprement parler le système capitaliste et le système de prestations de travail, mais qu'il existe un système capitaliste qui se produit et se développe selon diverses formes dont une fondée sur les prestations de travail et qu'il existe un ou plusieurs autres systèmes qui se reproduisent selon une ou plusieurs formes fondées sur le principe des prestations de travail. Cela signifie également qu'il n'y a pas lieu de considérer les prestations de travail comme un tout articulé et relativement autonome, que les «deux groupes» de prestations ne forment pas «systèmes» ; que leur regroupement sur la base de leur simple caractère formel participe d'un procédé empreint d'un certain empirisme. Les raisons d'un tel regroupement ainsi que la difficulté qu'éprouve LENINE à distinguer les deux procès sont à rechercher dans la finalité qu'il assignait à son travail (démontrer que l'agriculture russe connaît des transformations profondes de type capitaliste). Mais cela aura conduit LENINE à réduire considérablement la mise à jour des formes nouvelles de reproduction d'anciens rapports de production, dans ce cas précapitaliste (en Russie) qui aurait peut être permis de comprendre et d'expliquer de façon plus complète le caractère plus lent du développement capitaliste dans l'agriculture. Il aurait peut être conduit également à opérer des distinctions entre les classes sociales, tenant compte de la nature différenciée et complexe des rapports de production dans lesquels s'inscrivent les différents agents de la production.

En fait le regroupement du résultat de ces deux procès disjoints que sont la reproduction de l'ancien selon une forme nouvelle, et la production du nouveau selon une forme apparemment ancienne nous semble être lié à un «vide» créé par la démarche même de LENINE : Celui-ci ne semble pas avoir tiré, en effet, toutes les conséquences méthodologiques de ses analyses. Dans ses analyses, LENINE apporte la preuve qu'il serait vain de chercher des modes de production à l'état pur. Dans au moins deux de ses écrits sur la question agraire (71), il démontre que les modes de production (féodal et capitaliste notamment) se réalisent selon des formes diverses et spécifiques tenant compte des conditions concrètes dans lesquelles ils se développent. Par ce biais, il amène à poser comme nécessité méthodologique l'étude de ces formes et de leurs interrelations. Cependant, et bien qu'ayant très largement étudié ces formes dans le cadre du développement du mode de production capitaliste dans l'agriculture russe et américaine, LENINE ne produit pas le concept central correspondant à ce niveau d'analyse, celui qui aurait permis de penser l'unité concrète des formes de réalisation et pas seulement leur unité abstraite qui les fait «relever» en partie d'un même mode de production.

Dans le cadre de l'analyse de l'agriculture russe (72), ce concept aurait permis de penser la relation entre le second groupe des «prestations de travail» et le «capitalisme libre», non pas comme une relation extérieure s'établissant entre deux «systèmes de production», mais comme une relation interne qu'entretiennent des éléments différenciés au sein d'un même «système de production» relevant d'un même mode de production ; c'est-à-dire de penser l'unité de ces formes en tant que totalité systémique (73).

En opérant de la sorte, on ne peut effectivement plus parler de «système de prestations de travail» par opposition au système capitaliste mais d'un système capitaliste, et d'un système précapitaliste (par exemple féodal) se fondant chacun dans une de ses formes sur certains types de «prestations de travail» (74). Mais peut être qu'à ce moment là, la notion de prestations de travail s'avèrerait inefficace et serait à redéfinir car renvoyant à une trop grande diversité des formes de faire-savoir.

Introduire ce concept d'unité concrète des formes revient à accorder un poids plus grand à la reproduction formelle et réelle des anciens rapports privilégiant ainsi dans l'analyse, le couple conceptuel production — reproduction à la notion de «survivance». Peut être qu'à ce moment là, la disparition des «prestations de travail» apparaîtrait beaucoup moins inéluctable dans l'analyse ; peut être que la bipolarisation en bourgeoisie — prolétariat paraîtrait beaucoup moins fatale et l'évolution des structures agraires beaucoup plus complexe.

Pour ce qui est de ce dernier aspect, la persistance et le maintien de la petite production marchande non capitaliste tant dans les formations sociales capitalistes développées que sous développées que dans les formations socialistes amène à émettre des réserves quant à la validité de la thèse de l'effondrement de la petite production dans l'agriculture et son corollaire la bipolarisation inéluctable de la structure de classe.

Différents travaux sur les formations sociales capitalistes et sur les formations socialistes (75) tendent à souligner le fait que l'intensification de la petite production marchande ne traduit pas toujours un processus de

transition capitaliste. Elle serait plutôt une réponse et une adaptation originale de la petite production à un processus de domination qu'elle subit. Autrement dit ce qui se vérifie dans les analyses de LENINE et de KAUTSKY c'est le caractère surexploité des exploitations relevant de la petite production marchande qui cherche à se maintenir. Dans ce cadre l'intensification ne constitue que la réponse la plus élaborée de la petite production marchande au procès de domination. Ce qui par contre est discutable, ou moins fondé historiquement, concerne l'intensité du processus de prolétarianisation et de capitalisation (76). Cela signifie que la prolétarianisation/capitalisation n'est pas un processus fatal pour toutes les exploitations agricoles ; cela veut dire également que dans la concurrence entre capitalistes, les petits capitalistes éliminés par les plus grands peuvent se transformer en petits producteurs marchands, enfin au sein du prolétariat agricole lui-même, il est possible dans certaines conditions historiques, qu'un certain nombre (relativement réduit) d'exploitations prolétariennes puisse se transformer en petites exploitations marchandes.

Avancer une telle hypothèse revient d'une part, à considérer les classes sociales fondamentales dans les formations capitalistes, comme non étanches pouvant «donner» et «recevoir» les unes des autres, d'autre part, il revient à poser que le procès de domination capitaliste ne produit pas simplement une généralisation des rapports de production qui lui sont antérieurs ; il produit également une résistance des modes de production dominés, non pas sous une forme passive qui laisserait subsister les formes sans leur contenu, mais active. Ces modes de production subsistent et se maintiennent selon des formes nouvelles, en apportant des réponses adaptées au processus de désintégration qu'ils subissent. Pour reprendre l'expression de C. MEILLASSOUX, le mode de production dominé se trouve «à la fois préservé et détruit» (77), préservé dans la mesure où il ne se reproduit plus de la même manière, mais selon des formes et des modalités qui sont en rupture avec les conditions antérieures. Cela signifie que le procès de domination est un procès double d'agression et de résistance, dont le résultat est toujours un compromis entre la force d'agression et la capacité de résistance et d'adaptation.

Soutenir une telle hypothèse amène à émettre des réserves (78) quant à la validité de l'approche qui ne voit dans l'agriculture des formations sociales capitalistes que des rapports de production capitalistes, le capitalisme ayant «absorbé» et réduit à néant ce qui ne l'était pas. Selon cette approche appliquée à l'Algérie (79), l'agriculture se caractériserait par la coexistence d'un secteur où il y a subordination réelle du procès de production au capital et un secteur où la subordination est formelle c'est-à-dire où la subordination au capital ne s'accompagne pas «d'une combinaison productive spécifique» (80). Outre qu'une telle thèse simplifie à l'extrême la réalité, réduisant les différences à de «simples» effets de surface d'une profonde unité, elle fait place à un dualisme plus subtil de deux façons :

- En admettant son existence sur le plan des procédés technologiques (81), et
- En posant l'existence de deux secteurs disjoints et extérieurs l'un à l'autre, l'un se caractérisant par une «accumulation primitive achevée», l'autre se caractérisant par une «accumulation primitive inachevée» (82).

Une telle thèse (83) revient également à considérer les modes de production agressés par le capitalisme en tant que simples «sujets» de cette domination et non en tant qu'acteurs au sein de son procès (84). En fait cette thèse n'est possible que par la négation du caractère double du procès de la transition, celui de l'appropriation des formes anciennes par les nouveaux modes de production et d'appropriation des formes nouvelles par les anciens modes de production; c'est-à-dire celui de l'unité des formes concrètes de production et de reproduction des modes de production.

Ainsi une telle réduction de la complexité de la réalité au niveau de la connaissance produite sur les structures agraires, s'avère être à la fois le produit et le reflet d'une simplification du procès de production des connaissances. Cette simplification mérite que l'on s'y arrête tant elle continue à persister encore dans les écrits et les analyses de marxistes contemporains.

On la retrouve exprimée à deux niveaux au moins. Le premier s'attache au devenir des paysanneries et de l'agriculture. Divers écrits tendent à conforter la thèse selon laquelle le développement du capitalisme produit une homogénéisation continue des réalités sociales qu'il affecte. Ainsi, partout où il dominerait, les formes sociales de production existantes tendraient à disparaître et avec elles les paysanneries qui se transformeraient du coup en prolétariat. Cette sorte de «marche vers un développement identique» des sociétés dominées par le capitalisme serait annonciatrice du caractère inéluctable du socialisme et de la disparition nécessaire de la paysannerie déjà prévue par ENGELS. Celui-ci prédisait, dans la «question paysanne en France et en Allemagne», «l'écrasement immanquable» de la petite exploitation (85). Si ce qui nous apparaît après coup aujourd'hui, et compte tenu des connaissances actuellement disponibles, comme un simplisme dans l'analyse du mouvement historique est à la limite compréhensible pour l'époque, il ne peut guère l'être quand il s'agit de la période contemporaine, pour deux raisons. La première est d'ordre théorique et s'attache à la conception sous-jacente du devenir social. Celui-ci serait en quelque sorte, et pour reprendre l'un des vocabulaires sociologiques, une «totalisation en cours», en voie de réalisation — selon des «normes» qui peuvent être pré-établies. On peut d'ailleurs saisir sur cette base la signification de la notion de transition et de son statut politique (dans une acceptation qui ne serait pas forcément Léniniste). Elle rendrait compte d'une situation «a-normal» qui appellerait de la part de l'homme d'action un «traitement» susceptible d'accélérer son évolution dans le SENS DESIRE. Selon des «normes» qui peuvent être pré-établies.

Les implications d'ordre politique de ce type d'approche constituent la seconde raison. Nous y reviendrons ultérieurement à l'occasion d'un bref examen de l'évolution d'ensemble de l'héritage de MARX.

Ce simplisme dans l'élaboration des connaissances est cependant assez largement dépassé. Nombreux sont les marxistes (nous avons fait référence entre autre à C. MEILLASSOUX précédemment) qui insistent sur la nature apparemment (mais seulement en apparence) paradoxale du procès de domination capitaliste. Celui-ci tend aujourd'hui à unifier des espaces



géographiques et socio-historiques très différents tout en contribuant à l'accentuation des spécificités et des complexités locales. Cependant, même dans ce cadre, on continue à retrouver un certain mécanisme, et la prédominance d'une approche idéale des processus sociaux. Nous en donnerons deux exemples à titre illustratif.

Le premier nous est fourni par P.P. REY et concerne la question des modes de production, notamment dans un texte sur l'articulation des modes de production (mais aussi dans «Colonialisme, néo-colonialisme et transition au capitalisme» (86) et dans «Capitalisme négrier: la marche des paysans vers le prolétariat») (87). Dans son discours, le mode de production tend progressivement à apparaître comme la REALITE. D'une abstraction et d'un instrument de mesure qu'il est, il devient la réalité elle-même. Cela a une triple conséquence dont au moins une est directement repérable dans le travail auquel on a référé. D'une part la réduction du mouvement social à un «combat entre (deux) modes de production» et entre les «classes» que ces modes de production «définissent». D'autre part l'inversion de la démarche cognitive. Ainsi au lieu de tenter de reconstruire les modes de production à partir des éléments de connaissances disponibles (sur la base d'un questionnement pré-établi à titre hypothétique) on se contente de se poser la question de savoir de quel Mode de Production «re-lève» la réalité étudiée. Le primat enfin de l'approche structurale dans l'étude des «manières» de produire. Celle-ci tend à absoudre la réalité en excluant de l'investigation la prise en compte du «quotidien» dans sa diversité tel que l'a fait notamment MARX dans ses travaux. Cela a pu conduire certains à accorder des statuts théoriques hiérarchisés à des modes de production différents du fait de l'hégémonie de l'un d'eux allant jusqu'à exclure l'usage de ce concept pour désigner les modes dominés. C'est notamment le cas de S. AMIN qui oppose le «mode» de production capitaliste dominant à des «formes» de production précapitalistes dominées (88).

Le second exemple nous est fourni par K. VERGOPOULOS et porte sur le statut théorique de l'agriculture dans l'analyse du capitalisme. Tout se passe comme s'il existait un rapport d'extériorité entre agriculture et capitalisme tel qu'on ne puisse en traiter dans des termes comparables avec certaines branches de l'industrie, et qu'on se trouve fondé à le faire d'une façon générale toutes activités (végétales, animales, etc...) confondues. Cette façon d'appréhender autorise l'auteur à parler de la «soumission de l'agriculture au capital», à fonder une analyse du corps social en termes de «différence» (89), à soutenir que «plus le capitalisme agraire régresse et plus l'agriculture s'intègre au capital en général et inversement». Cette conception a-temporelle, a-historique et statique de l'agriculture conduit VERGOPOULOS à oublier le fait que l'unité de production agricole ne peut être réduite dans le cas du capitalisme moderne, à l'exploitation agricole prise dans son sens statistique (qui mérite du reste d'être analysé afin d'en déterminer la fonction socio-historique) (90) ; celle-ci n'est en effet aujourd'hui que le lieu d'exécution d'un procès de travail et plus globalement d'un procès de production partiel. Pourtant, dans son analyse, VERGOPOULOS produit les éléments d'une telle analyse de l'agriculture, notamment lorsqu'il soutient que «l'agriculture paysanne ne constitue pas une sphère non capitaliste». Mais cette conception différente de l'agriculture

(par ce qu'intégrant les spécificités historiques) apparaît comme accidentelle dans une approche qui demeure «classique» et qui est menée en termes de «métabolisme» social du capital, continuant à faire apparaître l'agriculture comme une «enclave» dans le développement du capitalisme en particulier et du développement social de façon plus globale. Cela a pour effet d'introduire plusieurs biais dans l'analyse sociale. Ceux-ci sont repérables notamment dans les travaux des deux derniers auteurs cités (91). Ainsi considère-t-on tous les paysans comme sortant ou se fondant dans le même moule et voit-on dans l'Etat une structure unique ne portant pas en elle et n'exprimant pas l'ensemble des contradictions qui animent la formation sociale considérée. Les propositions d'action politique qui en découlent ne sont évidemment pas neutres puisqu'elles fournissent la justification à des interventions violentes contre tel ou tel groupe social de producteurs agricoles par exemple — jugés «réfractaires» (92). Cela a pu du reste concerner également des analystes dont les productions sont considérées comme la preuve effective ou potentielle de leur «déviacionnisme» les qualifiant au mieux de «marxistes inconséquents».

Aussi, lorsqu'il s'agit de considérer le marxisme aujourd'hui, il y a lieu de reconnaître qu'on ne peut en traiter en tant que «science unique» qui serait le fait de telle école ou de tel pays car il existe dans la pratique politique, tout comme dans la pratique théorique, des «marxismes» dominants, d'autres en voie de l'être et d'autres encore dominés. Il y a lieu de distinguer de ce point de vue et pour des raisons au moins heuristiques deux plans : celui du déroulement des luttes socio-politiques et des idéaux qui s'y forment, de celui de la production de la connaissance des divers «milieux historiques», sujets et objets des luttes sociales.

Sur le premier plan MARX et les marxistes ont contribué de manière essentielle à la formalisation des utopies qui sont aussi vieilles que l'humanité et sans lesquelles le devenir de celle-ci perdrait tout sens (car quel homme et quelle société pourrait vivre sans rêves et sans utopie). Mais, et c'est là que réside l'ambivalence de l'héritage marxiste, ce sont des idéaux qui se sont avérés être à la fois de puissants catalyseurs dans les processus de libération et des justificatifs à des processus d'oppression et d'aliénation collective. Que l'on songe ici aux mouvements de libération nationale mais aussi aux Etats qui, au nom de la «Marche vers le progrès», ont torturé et persécuté des pans entiers de leurs sociétés respectives (93). Il est intéressant de noter à ce niveau que le marxisme s'avère être dans un cas le levain d'un processus intensément vivace de libération, et apparaître dans l'autre comme une mécanique oppressive et répressive qui tend par l'un de ses effets à momifier MARX et la pensée marxiste, à l'ériger en chapele.

Ceci m'amène au second plan, celui qui peut-être nous interpelle le plus en tant qu'agent spécifique, en tant que porteur et producteur de connaissances.

Sur ce second plan, celui de la production du savoir, on observe cette double tendance contradictoire, d'une part de stérilisation et d'autre part de renouvellement du processus cognitif. Dans le premier volet, on retrouve un certain fixisme conceptuel du point de vue du contenu et des relations qui lient les concepts entres eux. Dans ce cas, la production du

savoir marxiste apparaît comme une mécanique tout à fait comparable à la mécanique néo-keynesienne ou néo-classique, faisant violence à la réalité et la réduisant à une série d'archétypes avec lesquels on joue, mais dont se jouent les processus historiques. De ce point de vue, il n'y a aucune différence entre l'approche qui émascule la réalité en la réduisant à une série d'agrégats — ceux de la comptabilité nationale par exemple — et le marxisme qui ramène la diversité des milieux historiques et la complexité de leurs mouvements à une simple «combinaison» de «modes de production».

Mais à la différence de nombreuses autres approches et du fait même des principes épistémologiques sur lesquels il s'est construit, le marxisme intègre comme condition de sa survie, la remise en cause du savoir qu'il produit et inclue la nécessaire révision des instruments de production de ce savoir, en s'interrogeant sur leur niveau d'efficacité.

Ainsi trois problèmes interpellent aujourd'hui les marxistes. Le premier concerne le niveau auquel se situe l'analyse. Le marxisme classique s'est principalement intéressé au niveau macro-social. Or l'appréhension de ce niveau implique des études micro-sociales. Dans ce cadre, on se trouve relativement démuné et on est souvent obligé de s'en remettre aux connaissances produites dans d'autres approches selon des techniques d'élaboration qui sont loin d'être neutres. Cela n'est évidemment pas sans effet sur l'approche globale elle-même. Le second problème concerne le statut du sujet historique. Peut-on, sans émasculer la réalité, considérer que ce sujet a un degré de liberté très limité pour ne pas dire nul? La réponse marxiste classique a été souvent positive, tant et si bien que l'on a mis entre parenthèses la diversité et la richesse des formes de résistance au développement du capitalisme et la multiplicité des voies que ce dernier a été obligé d'emprunter pour se reproduire de manière élargie, par exemple dans le processus colonial. Ces deux problèmes sont en fait intimement liés à un troisième qui touche à la pertinence et au niveau d'efficacité des concepts de mesure et des catégories d'analyse marxiste dans leur acception originelle. Il en est ainsi des concepts de classe sociale, de paysannerie, d'Etat, de prolétariat, de salariat, etc... pris dans le cadre de l'analyse historique. Voici un exemple vécu pour rendre compte des difficultés que pose leur utilisation dans certaines formations sociales. Comment considérer un exploitant agricole qui recourt systématiquement à une force de travail salariée afin de se libérer des tâches de production pour s'employer lui-même comme salarié dans un autre secteur d'activité plus rémunérateur? Ce cas fort fréquent dans le cas de la réalité agraire algérienne est peut-être l'un des plus simples auquel nous avons affaire.

En soulevant ce type de problèmes, nous avons conscience qu'on ne peut produire des réponses simples et uniques, valables sous tous les cieux, et qu'il faut réviser et réélaborer nos instruments d'analyse. Cela dit, il nous semble que l'approche marxiste (qui admet la «diversité des milieux historiques») le permet et l'appelle. On peut dire sans grand risque de se tromper, que la supériorité du marxisme sur de nombreuses autres approches vient du fait qu'il suppose comme condition même de sa non fossilisation, l'usage de l'arme de la critique et l'inexistence d'une chapelle à partir de laquelle on peut décider qui est le «vrai» marxiste «conséquent» et qui est «déviationniste», «révisionniste» ou autres.

NOTES

1. Notamment lorsqu'il étudie la relation entre *la grande industrie et l'agriculture* (in *le Capital* – livre I, 4<sup>e</sup> section, chapitre 15, tome II ed. sociales<sup>oo</sup> page 179 et suite), *L'expropriation de la population campagnarde, la genèse du fermier capitaliste et le contre-coup de la révolution agricole sur l'industrie* (in *Capital* Livre I, 8<sup>e</sup> section – chapitre 27, p. 157 et suite ; chapitre 30, p. 184 et suite).
2. «L'analyse des diverses formes historiques de la propriété foncière sort du cadre de cet ouvrage. Cette propriété ne nous intéresse ici que dans la mesure où une partie de la plus-value produite par le capital revient au propriétaire foncier. Nous partirons donc de l'hypothèse que l'agriculture, tout comme l'industrie manufacturière, est soumise au mode capitaliste de production, c'est-à-dire qu'elle est pratiquée par des capitalistes qui ne se distinguent tout d'abord des autres capitalistes que par le secteur où est investi leur capital, et où s'exerce le travail salarié que ce capital met en œuvre. Pour nous, le fermier produit du froment, etc..., tout comme le fabricant produit du fil ou des machines. Supposer que le mode capitaliste de production s'est emparé de l'agriculture implique que ce mode régit toutes les sphères de la production et de la société bourgeoise ; donc qu'y sont réalisées aussi, dans leur plein épanouissement, toutes les conditions du mode capitaliste de production : libre concurrence des capitaux, transférabilité de ceux-ci d'une sphère de production à l'autre, même taux de profit moyen, etc...». In *Considérations préliminaires* (le *Capital* livre 3 – 6<sup>e</sup> section – chapitre 37 – tome 8, p. 7).
3. Cf. La deuxième phrase de la citation donnée par la précédente note.
4. En tant que «forme économique, spécifique et autonome que revêt la propriété foncière sur la base du mode capitaliste de production» (le *Capital* livre III, 6<sup>e</sup> section, chapitre 37, tome 8, p. 16).
5. Cette section précède la dernière du capital intitulée «les revenus et leurs sources» où MARX aborde la question des classes sociales.
6. «Au lieu d'agriculture, on pourrait parler de mines, les lois étant les mêmes» précise MARX dans *Les conditions préliminaires* à son étude (le *Capital* livre 3, 6<sup>e</sup> section, chapitre 37 – Tome 8, p. 8).
7. *Le Capital*, tome 8, p. 168–182.
8. *Le Capital*, tome 8, p. 10.
9. *Le Capital*, tome 8, p. 182.
10. *Le Capital*, tome 8, p. 186.
11. «Le grand mérite du mode de production capitaliste (est) d'avoir ramené ad absurdum (à l'absurde) la propriété foncière» souligne MARX dans le livre 3 du *Capital*, (tome 8, p. 8).
12. «Le mode capitaliste de production ne s'empare de l'agriculture que lentement et pas uniformément». (*Le Capital*, tome 8, p. 66).
13. Il permet aux «véritables fermiers capitalistes (d'être à même) de s'approprier une partie du surprofit» (*Le Capital*, tome 8, p. 66).
14. Cette préoccupation, on la retrouve systématisée dans les textes de MARX sur la «Commune» et dans ses correspondances. Cf. par exemple le projet de réponse à la lettre de Vera ZASSOULITCH.
15. «Il est vrai que le paysan, par exemple, dépense beaucoup de travail sur son petit lopin. Mais il s'agit d'un travail isolé et qui est dépouillé des conditions objectives, sociales aussi bien que matérielles, de la productivité. Il s'en trouve affaibli».

«De ce fait il résulte que les véritables fermiers capitalistes sont à même de s'approprier une partie du surprofit ; il n'en serait rien, du moins à ne considérer que ce point précis, si le mode capitaliste de production était aussi uniformément développé dans l'agriculture que dans l'industrie manufacturée». (*Le Capital*, tome 8, p. 66).

«A côté de l'hypothèque que lui impose le capital, l'impôt vient également peser sur la parcelle. L'impôt est la source de vie de la bureaucratie, de l'armée, de l'église et de la cour, bref de tout l'appareil du pouvoir exécutif». (*Le 18 Brumaire de Napoléon*, in œuvres choisies de MARX-ENGELS, tome I, p. 350 ed. de Moscou).

16. *Idem.*
17. «Les paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être liés les uns aux autres par des rapports variés. Leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu de les amener à des relations réciproques. Cet isolement est encore aggravé par le mauvais état des moyens de communication en France et par la pauvreté des paysans. L'exploitation de la parcelle ne permet aucune division du travail, aucune utilisation des méthodes scientifiques, par conséquent aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse de rapports sociaux. Chacune des familles paysannes se suffit presque complètement à elle-même, produit directement elle-même la plus grande partie de ce qu'elle consomme et se procure ainsi ses moyens de subsistance bien plus par un échange avec la nature que par un échange avec la société. La parcelle, le paysan et sa famille ; à côté une autre parcelle, un autre paysan et une autre famille». (*Le 18 Brumaire*, op. cit., p. 345—346).
18. «Dans la mesure où des millions de familles paysannes vivent dans des conditions économiques qui les séparent les unes des autres et opposent leur genre de vie, leurs intérêts et leur culture à ceux des autres classes de la société, elles constituent une classe. Mais elle ne constituent pas une classe dans la mesure où il n'existe entre les paysans parcellaires qu'un lien local et où la similitude de leurs intérêts ne crée entre eux aucune communauté, aucune liaison nationale ni aucune organisation politique. C'est pourquoi ils sont incapables de défendre leurs intérêts de classe en leur propre nom...» (*Le 18 Brumaire*, op. cit., p. 346).
19. «La population agricole à laquelle nous pouvons nous adresser est composée d'éléments très différents qui varient encore beaucoup suivant les régions» (in *La question paysanne en France et en Allemagne*. Oeuvres choisies de MARX ENGELS, tome 3, ed. Moscou, p. 479).
20. «Le petit paysan» est le propriétaire ou le fermier et surtout le propriétaire d'un bout de terre qui n'est pas plus grand que ce qu'il peut cultiver avec sa famille et pas plus petit que ce qui est nécessaire à la nourriture de celle-ci». (*La question paysanne en France et en Allemagne*, op. cit., p. 480).
21. Celle d'être «un futur prolétaire» : notre petit paysan comme toute survivance d'un mode de production dépassé, est irrémédiablement condamné à la ruine». (*La question paysanne*, op. cit., p. 481).
22. «Plus il est obligé de lutter avec âpreté pour conserver son petit lopin de terre, plus le désespoir le fait s'y cramponner fermement, plus aussi le social démocrate qui parle du transfert de la propriété foncière à la communauté lui paraît un ennemi aussi dangereux que l'usurier et l'avocat». (*La question paysanne...*, op. cit., p. 482).

23. «Cette classe artificiellement conservée, est vouée à la ruine». (in *Le Rôle de la Violence dans l'Histoire* in œuvres choisies de Marx-Engels, Tome 3, p. 433)
24. In *le Rôle de la Violence...* op. cit., p. 434.
25. Idem., p. 435.
26. «Mais le système de production à ses débuts se trouve en présence d'une forme de propriété foncière qui ne lui correspond pas. C'est lui seulement qui crée la forme qui lui convient, en subordonnant l'agriculture au capital». (*Le Capital*, Tome 8, op. cit., p. 9). Cette thèse est exprimée de nos jours par S. Amin et K. Vergopoulos (voir les pages 220—223 de *La question paysanne et le capitalisme*, ed. Anthropos).
27. Dans une lettre adressée à N. Danielson datée du 29/31 Octobre 1881, Engels écrit : «En Allemagne, les paysans surnagent grâce à toutes sortes d'industries domestiques (pipes, jouets, paniers, etc...) qu'ils exercent pour le compte de capitalistes(...) ; et les Koulaks aussi aiment mieux en somme garder les paysans dans leurs griffes comme un sujet à exploitation plutôt que de le ruiner une fois pour toutes et de s'approprier sa terre». (*In correspondance Marx-Engels*, p. 471 ed. Moscou).
28. On peut citer à titre d'exemple la critique détaillée que formule Engels dans *La question paysanne...* sur le programme agraire des socialistes français de tendance marxiste adopté au congrès de Nantes.
29. *Le Capital...*, op. cit..., Tome 3, p. 204.
30. Par exemple se reporter aux volumes sur *Le développement du capitalisme en Russie* (ed. Moscou T.3). *Le capitalisme dans l'agriculture* (T.4). *La petite production dans l'agriculture* (T.19) *Les nouvelles données sur les lois du développement du capitalisme dans l'agriculture* (T.22). «Ebauche des thèses sur la question agraire» (T.31).
31. «Sans aucun doute et nous admettrons cela comme démontré. L'agriculture ne se développe pas selon les mêmes processus que l'industrie : elle suit des lois propres» (*La question agraire*. Kautsky cité in *Histoire du marxisme contemporain* T.1, p. 44, année 1977, ed. 10/18).
32. «Plus le niveau de la technique agricole est élevé, plus l'exploitation est intensive, plus l'influence du marché est forte, et plus on rencontre souvent une grosse production sur de petites parcelles (c'est là que réside le caractère capitaliste des petites exploitations d'aujourd'hui qui emploient des ouvriers salariés)». In «*Paysannerie Laborieuse*» et «*Commerce de la Terre*» (Lenine, T.20, p. 136).
33. «Les faits montrent d'une façon irréfutable que le développement du capitalisme se traduit parfois par l'accroissement de la dimension des fermes et parfois par l'accroissement de leur nombre». (*In nouv. données*, p. 48). «La voie fondamentale du développement de l'agriculture capitaliste consiste précisément dans le fait que la petite exploitation tout en restant petite par l'étendue de la terre, se transforme en grande exploitation par le volume de la production, par le développement de l'élevage, par la quantité d'engrais employée, par le développement de l'emploi des machines, etc...» (nouv. données, p.72).
34. «Mes recherches m'ont conduit contre toute attente à ce résultat (...) que nous ne devons attendre, dans l'agriculture, ni la fin de la grande exploitation ni celle de la petite, et que nous trouvons bien ici, à un pôle, la tendance universellement vraie à la prolétarianisation, mais que nous trouvons à l'autre pôle une oscillation constante entre les progrès de la petite exploitation et ceux de la grande». Kautsky (*La question agraire*. op. cit., p. 45).

35. *Nouv. données sur les lois du développement...* T.22, p.83.
36. *Le développement du capitalisme...* op. cit., p.241.
37. Idem... p.243.
38. Dans le même ouvrage (p.244) Lenine donne l'exemple du Sud de la Russie où on distingue «les ouvriers entiers» (adultes masculins), «les semi-ouvriers» (les femmes plus les hommes de moins de 20 ans) et «les semi-ouvriers qui sont d'une petite aide». Dans *La petite production dans l'agriculture* Lenine insiste sur cet aspect : «plus le capitalisme se développe dans l'agriculture, et plus il intensifie le travail féminin, c'est-à-dire aggrave les conditions de vie des masses laborieuses» (T.19, p.297).  
«Le paysan ne peut subsister si lui-même il ne s'épuise pas au travail et s'il n'oblige pas ses enfants à travailler deux fois plus dur. La nécessité force le paysan à essayer de combler à la sueur de son front, ce qui lui manque en capital et en perfectionnement technique. Et si c'est chez les paysans que les enfants travaillent le plus dur, cela veut dire aussi que le bétail du paysan travaille plus dur et est plus mal nourri. L'obligation d'utiliser au maximum toutes les forces et «d'économiser» sur tout affecte inévitablement tous les aspects de l'exploitation» (T.19, p.220).
39. *Le développement du capitalisme*, op. cit., p. 74.
40. Cf. *La question agraire et les critiques de Marx - Lenine*, T.22, p.138 (la citation de Kautsky).
41. Cf. Lenine T.19, p.299 in *La petite production dans l'agriculture*.
42. Sur la base de la comparaison entre les deux recensements américains de 1900 et 1910, Lenine conclut : «L'élimination de la petite production par la grande consiste dans l'élimination des fermes «plus grandes» quant à la superficie, mais moins productives, moins intensives et moins capitalistes, par les fermes plus «petites» quant à la superficie, mais plus productives, plus intensives et plus capitalistes». *Nouv. données...* op. cit., p.81.
43. *Le développement du capitalisme*, op. cit., p.74.
44. «Lors de l'avènement du capital, la propriété médiévale et patriarcale affecte les formes les plus variées : propriété féodale, «Lots concédés aux paysans» (c'est-à-dire propriété de paysans dépendants), propriété de clan, propriété communale, propriété d'État, etc... Le capital fait peser son joug sur toutes ces sortes de propriété foncière, mais sous une forme différente par des moyens différents». *Nouv. données...* p. 19.
45. Ces éléments sont largement exposés tout au long de l'écrit sus-cité (*Nouv. données...*).
46. Cf. *Le développement du capitalisme*, op. cit. p. 193.
47. A propos des statistiques sur la culture maraîchère et l'horticulture dans le district de Moscou, Lenine rappelle que «parmi les propriétaires des petits lots, il y a des paysans riches qui prennent de la terre à bail, et parmi ceux qui possèdent des lots importants, il y a des paysans pauvres qui donnent leurs lots ou sont sans terre, plus exactement sans exploitation». «*Paysan et travail salarié*» Lenine, T.20, p.112.
48. D'autres facteurs militent en faveur du maintien de la petite exploitation. On peut citer les raisons politiques (poids électoral) et le régime de la propriété privée (qui fait obstacle à la libre circulation des capitaux et enchérit les conditions d'exploitation).

49. «C'est dans la mesure où augmente le nombre de petits agriculteurs placés à côté des grands que se multiplie le nombre de bras mis à la disposition de la grande exploitation, et la vitalité de la grande exploitation comme sa supériorité sur la petite s'en accroît. Là où se sont formées beaucoup de petites exploitations à côté d'une grande, là se produit de nouveau la tendance de la grande exploitation à progresser». *La question agraire* de Kautsky, op. cit., p. 46—47.
50. «Le monopole foncier freine le développement de l'agriculture et, à la différence de ce qui se passe dans l'industrie, entrave dans l'agriculture le développement du capitalisme». *Nouv. données...* — op. cit., p. 99.
51. «Le retard de l'agriculture, laquelle se laisse distancer par le développement de l'industrie, est mis à profit par les propriétaires fonciers qui, grâce à leur situation de monopole, empêchent des millions et des milliards». *Idem*, p. 100.
52. «L'industrie détourne à son profit les meilleures forces de travail, en laissant à l'agriculture les plus faibles» in *La petite production dans l'agriculture*. *Lenine*, T.19, p.297.
53. «L'influence de l'industrie relève d'une manière générale le niveau de vie du travailleur et, notamment réduit l'exploitation du travail des enfants». C'est par contre dans l'exploitation paysanne que l'influence de l'industrie est la plus faible, et la concurrence avec l'agriculture capitaliste la plus forte (...). En période de grande activité, le paysan souffre du manque de main-d'œuvre; il ne peut embaucher des ouvriers qu'en petit nombre ; d'où la nécessité d'employer le plus possible ses propres enfants». *Idem*, p.220—221.
54. «Le système de prestations de travail se définit ainsi : les paysans du voisinage viennent travailler la terre avec leur propre matériel. Ils peuvent être rétribués sous diverses formes (en argent quand ils sont embauchés à la tâche, en produits s'il s'agit de métayage ou enfin en bien fonds, et dans ce cas il s'agit de prestation au sens strict du mot». in *Le développement du capitalisme...* op. cit., p.201.
55. Un autre exemple est donné par *Lenine* au sujet du système de prestations de travail et du système capitaliste. Il précise à la même page où il définit le système de prestations de travail que «dans la réalité ces deux systèmes s'enchevêtrent de la façon la plus variée et la plus bizarre : la plupart des gros domaines ont recours à l'un et à l'autre et les appliquent respectivement à des opérations économiques différentes».
56. *Kautsky La question agraire*, op. cit...
57. *Idem*.
58. «Inviter le parti socialiste à soutenir les indigènes des colonies contre leur expropriation, c'est une utopie tout aussi réactionnaire que de vouloir maintenir le métier et l'état des paysans, mais ce serait léser imprudemment les intérêts du prolétariat, que d'exiger de lui qu'il soutienne les capitalistes en mettant sa puissance politique à leur disposition. Non, c'est une trop sale besogne pour que le prolétariat s'en fasse complice. Cette vilaine affaire revient à la bourgeoisie, elle fait partie de sa mission historique ; et le prolétariat s'estimera heureux de ne pas avoir à s'y salir les mains». *Kautsky La politique agraire du parti socialiste*, cité in *Histoire du marxisme contemporain*, op. cit., p.50—51.
59. *Idem*, p. 51.



60. Dans le même texte intitulé *Paysannerie et Travail Salarié* Lenine insiste sur cette bipolarisation : «chaque kilomètre de voie ferrée, chaque nouvelle boutique qui s'ouvre à la campagne, chaque coopérative facilitant les achats, chaque fabrique etc..., entraîne l'exploitation paysanne dans le cycle commercial. Cela signifie que les paysans se divisent en prolétaires et en petits patrons employant des salariés». Lenine — Paysan et travail salarié, *op. cit.*, p.113.
61. Voir notamment les travaux de Servolin et de l'Inra de Montpellier à ce sujet.
62. Cf. *Ebauche des thèses sur la question agraire* notamment, p. 154—158, *op. cit.*
63. Comparer par exemple entre la page 101 du Tome 22 (*Nouv. données...*) où Lenine dit notamment «de par sa situation de classe, le petit agriculteur devient inévitablement au fur et à mesure que se développe la production marchande, un petit agrarien» ou la page 351 du Tome 27 (*Sur l'infantilisme de gauche et les idées petites bourgeoises*) et ce passage extrait du texte *Ebauche des thèses sur la question agraire* : «le prolétariat révolutionnaire ne peut se fixer comme objectif, tout au moins dans un avenir immédiat et au début de la période de la dictature du prolétariat d'obtenir le ralliement de cette catégorie (la «paysannerie moyenne»); il doit se borner à la neutraliser, c'est-à-dire à s'assurer qu'elle reste neutre dans la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie» (p.158). Rester neutre pour cette «catégorie» ou «classe» (deux termes équivalents dans le texte auquel nous faisons référence) signifie ne pas appartenir à l'une des autres catégories, ce que confirme le même texte où Lenine parle des différentes classes sociales dans la campagne.
64. *Sur l'infantilisme de gauche...*, *op. cit.*, p. 350.
65. *Le développement du capitalisme...*, *op. cit.*, p. 199—218.
66. *Idem*, p.201.
67. *Idem*, p.200.
68. *Idem*, p.204.
69. *Idem*, p.213.
70. «Il y a capitalisme et capitalisme : il y a celui des grands vestiges de privilèges de toute sorte, le plus réactionnaire et le plus accablant pour la masse ; mais il y a aussi le capitalisme des fermiers libres qui est le plus démocratique, le moins accablant pour la masse, et conserve le moins de vestiges, de privilèges», et d'ajouter dans le même texte une page plus loin que «si par exemple, toutes les terres de Russie étaient remises aux paysans sans aucun rachat, quel effet cela aurait-il sur le développement du capitalisme ? Ce ne serait pas le socialisme». Ce serait aussi un capitalisme mais démocratique». *In La réglementation agraire et les paysans pauvres*, *op. cit.*, p. 405—406.
71. *Le développement du capitalisme en Russie*, et les nouvelles données sur les lois du développement du capitalisme dans l'agriculture, *op. cit.*
72. *Le développement du capitalisme...* *op. cit.*
73. On s'aperçoit en fait que Lenine produit le concept, celui de système de production, mais ne lui confère pas toujours la place qui est la sienne parmi ses instruments conceptuels.
74. Du même coup tombe la contradiction entre les moments où Lenine dit «qu'il y a capitalisme et capitalisme ; il y a celui des grands propriétaires, semi-féodal» (...), le plus réactionnaire ; (...) mais il y a aussi le capitalisme des fermiers libres qui est le plus démocratique...» (T.19, p.405), que «le capital a détruit l'esclavagisme il y a un demi siècle pour le rétablir maintenant sous une forme rénovée, celle du métayage» (T.22, p.92), et lorsqu'il considère les prestations de travail comme un tout indépendamment de leurs

formes comme une simple survivance du système de corvée. Peut-être également que l'enchevêtrement «varié et bizarre» entre embauche d'ouvriers libres, et diverses formes de prestations de travail le serait moins.

75. Cf. C. Servolin *L'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste in l'Univers Politique des paysans dans la France contemporaine*, ed. Armand Colin. Paris 1972.  
Cf. J. Tepicht *Les complexités de l'économie paysanne in Formation sur les sciences sociales* – Volume 8, No. 6, 1970.  
Cf. A. Pouliquen in *Trois voies de restructuration agraire : Hongrie, Pologne, République Démocratique Allemande*. INRA économie et sociologie rurale, Montpellier, Septembre 1977.  
Cf. du même auteur : *Transformations agraires dans le COMECON : les cas hongrois et polonais*, Octobre 1977.
76. Cela concerne bien plus Lenine que Kautsky.
77. C. Meillassoux *Femmes, greniers et capitaux*, p. 148–149, ed. Maspero.
78. Comme le fait C. Meillassoux et également G. De Villers dans sa thèse, *Pouvoir politique et question agraire en Algérie*. Université catholique de Louvain, 1978.
79. A. Benachenhou *Dualisme rural ou accumulation primitive inachevée* in revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques.
80. Le cas typique de la subordination formelle est celui de la production marchande non capitaliste où le producteur parcellaire «devient un prolétaire de fait» car «ne maîtrisant par l'affectation de son produit» et «le capitaliste marchand» son «exploiteur».
81. Cf. *Dualisme rural ou accumulation...* op. cit., p. 629.
82. Idem..., p. 626.
83. Tout comme celle de J. Berque ; bien que A. Benachenhou se défende des «explications psychologiques» de Berque et propose des explications différentes (Cf. J. Berque *le Maghreb entre deux guerres*, ed. du seuil, p. 342 cité par Benachenhou).
84. Cela peut conduire également sur le plan de l'action à considérer les paysans non capitalistes comme des prolétaires et comme des «sujets», non comme des «acteurs» politiques.
85. «La grande production capitaliste agricole passera par dessus la petite exploitation comme un chemin de fer écrase une brouette».
86. P.P. Rey *Colonialisme, néo-colonialisme et transition au capitalisme*, ed. Maspero – 1971.
87. *Capitalisme négrier, la marche des paysans vers le prolétariat*, Etudes présentées par P.P. Rey – Ed. Maspero, 1976.
88. *La question paysanne et le capitalisme* – Editions anthropos, Idep 1974.
89. «Le rapport entre agriculture et capitalisme est un rapport impersonnel, machinique qui consacre le caractère fonctionnel et non pas résiduel de la difformité du corps social».
90. Ne vise-t-il pas justement à entretenir la confusion entre exploitation familiale et unité de production capitaliste. Ne tend-t-il pas à conférer à la notion d'exploitation agricole un caractère trans-historique autorisant du coup toutes les formes d'amalgame entre des réalités pourtant à différencier.
91. S. Amin et K. Vergopoulos.
92. Les exemples de «réformes» sociales forcées au nom de la «libération des hommes» ne manquent pas dans l'histoire contemporaine.
93. Réformes agraires, collectivisations forcées, déportations etc...

**SUMMARY**

*The agrarian issue has never been in itself a major subject of marxist analysis. It has often arisen while trying to understand other social fields. With MARX especially, this issue was addressed «incidentally» while he was analyzing the formation and reproduction of the capitalist mode of production. The agrarian issue is given a specific position in MARX's analysis, based on the argument in his works that there appears to be a similarity between industry and agriculture regarding the development of the capitalist mode of production. Indeed, as far as MARX is concerned, capitalism develops both in the agricultural and the industrial sectors; it is the result of a historical process and it obeys the same historical laws. He took the agrarian theory as a mere pretext to undertake an additional in-depth study on the forms of social appropriation of part of the surplus accumulated and of the land rent. Thus, he introduced two areas of reflection and research:*

*The first one concerns the historical evolution of the forms of land ownership, of those of the attendant work exploitation and of the corresponding social organization.*

*The second one concerns the various forms of capitalist development in agriculture (tenancy, share-cropping, free land tenure, etc...), the conditions of change or of development of pre-capitalist modes of production, their fast or slow disintegration, the interest of capital in maintaining such modes of production as the peasant commodity production.*

*On this last aspect, ENGELS contributes many elements to MARX's works, adding clear operative definitions of the major social components of agriculture. He speaks in turn of landless agricultural workers, of small-scale peasants, large- and medium-scale peasants, large farmers, owners of large estates. However he specifies that these are only the most outstanding components and that there also exists «intermediary types and mixed agricultural populations».*

*LENINE and KAUTSKY also added to the analyses of MARX and ENGELS. This was made possible because the formers' characterization of social groups was not based exclusively on economic factors. However, it should be noted that the points which are highlighted in the different analyses are conflicting for they result from an analysis in which the agrarian issue is seen as an obstacle to the formalization of a system whereby a capitalist mode of production is formed. This seeming contradiction proves nevertheless that an idea is making its way, that a processus of knowledge production is underway and that there is no knowledge system built around the agrarian question.*